

Économie domestique

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 4

PDF erstellt am: **19.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-253695>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un même soupir d'espoir souleva les poitrines des conseillers et Sauvent expliqua que la commune reconnaissante ferait à la veuve une pension annuelle de quatre cents francs.

— Quatre cents francs, c'est guère, dit le vieux. — Et avec un petit hochement entendu de la tête, il insinua :

— Vous mettrez ben tout de même une pièce de dix pistoles en plus ?

— Nous sommes prêts à tous les sacrifices, on augmentera de dix pistoles.

— C'est point de trop... A présent, vous marquez ça sur un bout de papier, pas vrai ?

— Ce n'est pas utile entre nous, dit Honoré, qui ne voulait pas laisser trace de l'affaire.

— Alors, y a rien : j'veux un écrit !

Comme il faisait mine de regagner la porte, Vincent, le nouveau marié, qui ne pouvait se débarrasser d'une obsédante réminiscence :

« *Le sort tomba sur le plus jeune...* »

le rattrapa par sa blouse, criant :

On accepte, on accepte ! je vais rédiger moi-même l'engagement.

— Alors, vous êtes décidé, cette fois-ci ? déclara le maire.

Mais, encore, il protesta :

— Pardon, excuse, la rente, c'est pour ma femme, mais, pour moi, qu'est-ce que vous aller me donner ?

— Pour vous ?...

Ils se regardèrent interloqués, n'ayant point songé à cette objection. puis, se remettant, Honoré répliqua :

— Pour vous, Gauzia, il y a la gloire et l'immortalité !

— Je m'en fiche de vos grands mots. J'veux ben y aller, j'veus l'dis franchement. J'suis vieux, autant sauver le pays que de trépasser de maladie. Mais j'veux quéquechose pour moi.

— Oui, mais quoi ?

— Ben... des satisfactions comme j'en ai jamais eues.

— Lesquelles ?

— D'abord un bel enterrement... avec les cloches, le tambour et le tremblement.

— Vous l'aurez.

— Oui, mais faut l'écrire... Ensuite, pour le quart d'heure, Monsieur le maire, j'veux un bon diner... mais là un bon diner, avec d'la viande et un vieux qu'ceux qu'en boivent appellent comme ça du champagne. Puis, après, j'suis votre homme.

Certains, maintenant qu'il acceptait, les conseillers détendirent leur crispation inquiète en de larges éclats de rire : « Ah ! Gauzia, il voulait boire du champagne... »

Le repas fut commandé, copieux soigné par le bon-homme qui avait interdit aux conseillers de sortir de la salle avant qu'il eût mangé.

Au soir, escorté de tout le Conseil, maire en tête, Gauzia, l'estomac satisfait, de la gaieté plein la tête, s'en allait gaillardement pour rejoindre le détachement chargé d'emmener l'otage choisi. Et, sur la route neigeuse que la lune éclairait, son ombre le suivait zigzagant.

Mais, à l'étonnement de tous, au rendez-vous prescrit, ne se trouvait nul soldat. A la suite de la bataille du matin, l'armée ennemie s'était repliée,

sans avoir eu le temps de tirer représailles du meurtre de la sentinelle. En sa séance de Comité secret — si secret que, seuls de tout le village, les membres n'avaient rien su de ce qui se passait au dehors — le Conseil avait signé au rusé Gauzia les dédommagements demandés alors que les envahisseurs étaient partis !

Et devant l'emplacement désert, avec de gros éclats de rire qui s'éteignaient en une toux arracheuse, le petit vieux criait :

— Vous la payerez, la rente !... et pis l'diner aussi !... et pis encore l'enterrement !... Ça vous apprendra, les gas, à reluquer la peau des autres !

ECONOMIE DOMESTIQUE

Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Si vous gravisiez la montagne par un jour tiède et parfumé de printemps, vous êtes bercé par un murmure qui ressemble à un chant ; un mince filet d'eau bondit joyeux et fébrile à travers les cailloux, étonné de sortir de l'obscur rocher et de refléter les rayons du soleil en paillettes de feu. Il court, le petit ruisseau, impatient d'avancer dans la vie, de rejoindre ses frères qui chantent au loin, et lorsqu'ils se rencontrent, ils se mêlent, se confondent dans un élan d'amour. Leur horizon s'élargit ; ils se saisissent tous au passage pour courir ensemble vers leur but suprême, l'immense océan, cet infini des eaux, et leur cours se fait large, profond, bienfaisant.

Qui eût dit que ces minces filets d'eau, cristaux argentés, deviendraient cette rivière majestueuse sillonnée de ruisseaux, trait d'union des villes, factage du commerce.

Il y a une loi dans la nature qui veut que de toutes petites causes produisent de grands effets, et la vie de l'homme qui peut être si belle et si féconde, n'est faite que de secondes et de minutes fugitives et pour ainsi dire impalpables.

Précisons, appliquons cette loi générale que rien n'est inutile, que l'atome a sa valeur intrinsèque dans les forces de la nature, à la pratique de l'économie domestique.

La famille est une petite partie du grand tout social, de sa prospérité individuelle dépend la prospérité de l'ensemble et cette prospérité tient en grande partie à la bonne direction intérieure qui est le lot de la femme.

On dit que la femme fait ou défait les maisons ; ceci est d'une vérité incontestable ; l'homme alimente le foyer par le travail, et la femme le conserve par l'économie. L'habileté de la ménagère consiste à ne rien perdre, à ne rien négliger, aucun détail, si minime qu'il soit, ne sera dédaigné par elle ; entretien des meubles, cuisine, raccommodage du linge et des vêtements ; elle excellerà dans l'art culinaire où il est si facile de perdre ou d'utiliser ; elle connaîtra le prix de toutes les denrées et l'époque où elles seront à la portée de sa bourse ; elle ne dira jamais « ce n'est qu'un sou » ; le petit sou, c'est le mince filet d'eau qui bondit du rocher et devient fleuve.

Il faut surtout, dans le ménage, la science et le respect des petites choses, ou plutôt ne trouver rien de petit, ni la minute qui s'envole, ni le grain de poussière qui s'attache aux meubles, ou aux tentures, ni le morceau de charbon qui se consume inutilement, ni la minuscule tache de rouille qui s'attache au linge

et le troue; tout ce qui est soigné dure, ce qui est négligé s'use vite et demande constamment à être renouvelé. Il est effrayant de considérer le coulage d'un intérieur mal tenu: le mari gagne beaucoup, apporte dans sa maison tout le fruit de son labeur, mais cette maison est un gouffre qui engloutit tout: c'est le fameux tonneau des Danaïdes, et la misère est là qui guette sa proie, n'attend qu'un jour de maladie ou de chômage pour fondre sur ces infortunes.

Toute l'éducation de la jeune fille devrait tendre vers cette science de l'économie domestique; physique, chimie, histoire naturelle, hygiène, devraient s'appliquer directement à la tenue d'une maison. On devrait inculquer à la jeune fille le respect et l'amour des petites choses dont la vie est faite.

Propreté, activité, économie, voilà les qualités nécessaires à une maîtresse de maison. On ne saurait trop répéter que les petits ruisseaux font les grandes rivières et que toute notre vie est faite de détails, de petits riens constituant un fait qui devient notre bonheur ou notre malheur, notre richesse ou notre ruine.

TRAINS SANS RAILS

Encore une nouveauté!

Un rédacteur du « Petit Journal » a pu causer avec l'inventeur des trains sans rails, le colonel Renard, qui, sans bruit, sans réclame, travaille patiemment dans son parc de Chalais:

« Depuis quelque temps, on a pu voir évoluer sur les routes des environs de Paris, surtout entre Meudon, Saint-Cloud et Versailles, un train sans rails qui gravissait, avec la plus grande facilité, toutes les côtes, circulait avec une remarquable aisance dans les méandres les plus sinueux et traversait, à l'étonnement général, les villages les plus mal pavés de la banlieue parisienne.

« C'était un train de 35 tonnes, construit d'après les indications du colonel Renard, directeur de l'établissement d'aérostation militaire de Chalais, qui se reposait de ses études sur la navigation aérienne en cherchant à résoudre le problème des trains sans rails.

« Les premières expériences ont donné les meilleurs résultats. M. Michel Lévy nous l'a dit, hier, à l'Académie des sciences. Aussi, était-il intéressant de voir le colonel Renard, que nous avons eu le plaisir de rencontrer et qui s'est prêté avec la meilleure grâce à notre interview.

« — En effet, nous a dit le savant officier, nous avons fait des essais des trains sans rails qui nous paraissent très satisfaisants. Le système de ces trains est à propulsion continue, et leur caractère essentiel est que la locomotive n'est plus un tracteur.

« Comment, une locomotive qui n'est plus un tracteur! A quoi sert-elle donc, alors? Le colonel Renard nous l'explique.

« — Entendons-nous: la locomotive devient une simple usine de force distribuée à toutes les voitures qui deviennent automobiles... comment dirai-je?... par délégation; oui, c'est le mot, bien qu'il ne soit pas technique, qui exprime le mieux ma pensée.

« Mais les trains sans rails ont d'autres avantages que le colonel nous énumère:

« Le colonel nous a répondu que, pour le moment, tout ce qu'il pouvait ajouter était que les trains sans rails n'employaient pas l'électricité, que la transmis-

sion d'énergie était purement mécanique et qu'avant d'expliquer plus complètement son invention, il convenait d'attendre les résultats d'une autre expérience qui se fera prochainement sur la place de la Concorde et peut-être même sur les grands boulevards.

« — Avec eux, dit-il, plus de préoccupations en ce qui concerne l'adhérence de la locomotive, puis- qu'elle ne traîne plus les voitures, qui se traînent elles-mêmes, ce qui fait qu'on en arrive à cette conclusion qu'une voiture légère de course de 50 à 60 chevaux, pesant 12 à 1500 kilos, peut traîner 20 tonnes dans toutes les pentes qui se rencontrent sur nos routes et chemins.

« Toute apparence de poids lourd disparaît, en effet, dans un semblable matériel, où toutes les voitures, y compris les locomotives, peuvent être aussi légères qu'on le désire.

« — Et comment, mon colonel, avec un train de sept ou huit voitures, avez-vous pu évoluer dans les tournants des chemins avec autant de facilité?

« — Justement, c'est le second point sur lequel ont porté mes recherches; elles m'ont fait obtenir le tournant correct. Cette propriété consiste en ce fait que toutes les voitures passent sur la piste de la locomotive avec une scrupuleuse fidélité, quelle que soit la longueur du train, absolument comme si cette locomotive avait posé des rails sur la route.

Nous aurions désiré avoir des renseignements plus précis encore sur les trains Renard, qui peuvent non seulement rendre de grands services en temps de guerre, mais aussi à la locomotive particulière.

CONSEILS DU MÉDECIN

Contre l'éternuement. — Contre l'éternuement, le procédé suivant a l'avantage d'être extrêmement simple:

Dès qu'on éprouve le petit chatouillement avant-coureur d'une explosion nasale, appuyez vite l'index sur la paroi correspondante de la racine du nez, et de l'autre main compri- mez le coin de l'œil jusqu'à ce que la sensation éprouvée ait disparu. — C'est tout.

* * *

Corps étranger dans l'œil. — Bestiole, poussière de charbon, débris de plâtre, grain de sable, éclat de métal ou de pierre pénétrant dans l'œil, peuvent amener parfois une inflammation grave. Si l'on n'a rien sous la main, le meilleur est de tenir l'œil fermé, absolument, et sans y toucher. Si l'on a de l'huile d'olive, en faire tomber une goutte sous la paupière, et remuer doucement le globe de l'œil en dirigeant son regard aux quatre points cardinaux; l'huile entraine le corpuscule au coin de l'œil, d'où il est facile de le faire glisser avec l'huile.

* * *

Le diabète anéanti par l'eucalyptus. — Infusion de feuilles d'eucalyptus (une cuillerée de feuilles séchées pour 200 grammes d'eau) pour tuer le diabète. — Le remède, après avoir été aussi australien, pays des eucalyptus, arrive maintenant de Glasgow, où 15 diabétiques expérimentés auraient été améliorés en en buvant deux fois le jour. — Décidément, les remèdes simples nous menacent.

* * *

Le thé de feuilles de fraisier. — On signale que les feuilles du petit fraisier des bois, lorsqu'elles sont convenablement séchées et infusées, donnent une boisson dont la saveur se rapproche assez de celle du thé chinois.

—♦—♦—♦—